

## Pour mémoire

Michel Lemaire

Volume 5, Number 4, November 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036415ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036415ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

### ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this document

Lemaire, M. (1969). Pour mémoire. *Études françaises*, 5(4), 439–453.  
<https://doi.org/10.7202/036415ar>

**Michel Lemaire**

**POUR MÉMOIRE**

## L'ENNUI

Et l'ennui monocorde endort les soleils gris.  
Le monde se dissout et pleut vaille que vaille.  
Moi . . . Pour les yeux de mer, la trame de grisaille  
Se recherche et se perd en des rêves détruits.

C'est comme un air de flûte éperdu qui s'éprend  
Du murmure qui fut, monotone et navrant,

Le lancinant dialogue entre mon ombre et moi.  
Comme un foyer sans feux, où la cendre se frôle.  
Les tréteaux désertés : le muet ne sait son rôle.  
Et le goût, dans la bouche, âcre, du désarroi.

## MÉTAMORPHOSES

Protéiforme ou sphère de cristal  
Ocre mouvant spirale de couleurs  
Distance mauve au masque prismatique  
L'âme est démon des feux inadmissibles  
Rêve fantasque amante énigmatique  
Dans l'instant blanc et noir au même espace  
Haïssable. Symphonie discordante.  
Je pleure doucement la plage d'or.

## DERNIÈRE CHIMÈRE

Sous le ciel gris mouvant des pays de Novembre,  
Dans un cercueil de pluie, en des vents dévastés,  
Elle est évanouie, et par elle emportés  
Hiers et lendemains. Visage fermé d'ambre.

Qui était-ce ? La mer en brumes chante tant  
De ces très-vieux chromos que le temps sourd attend.

Elle était . . . Elle était poème ma romance,  
Et l'amour murmurant au fond du bois galant  
D'hier. Et chiffre noir lumière, s'en allant  
Contre crachins et gens, marquer mon existence.

*À Jacqueline*

## AUTOBIOGRAPHIE PREMIÈRE

D'abord,  
d'abord il y a une caravane qui roule en caravane parmi de  
lourds camions militaires d'après-guerre. Et les fêtes  
s'allument au sud-ouest du pays. Là, les petites villes  
emblotties de murs gris. L'innocence et l'aveuglement  
des enfances, au chaud d'une mère.

Où s'en furent mes maisons . . .

Une colère et une fugue, au moins d'une portée de voix.  
Puis la pension — vieille Margot — vieille petite ville  
où les châteaux, le vieil et le nouveau, sont éteints  
de vieillesse. L'école et la maîtresse, et la ruelle  
des coupe-gorge.

Tous ces rêves qui furent.

Apparaît, noir, le château de Cognac, et le café — une  
mère qui se donne de travail en corvée —, le lycée et  
bataille de châtaignes et de pleurs.

Et toute une maison emportée sur la mer. Un navire de  
lumière. Et voici un pays tout blanc sous la nuit bleue.

Et mon père si petit dans ce pays si grand. Les merveilles,  
puis les yeux qui s'ouvrent.

Où s'en furent mes maisons . . .

Plusieurs maisons qui se ressemblent, la grande ville.  
Le collège et ses roses, aussi les rédactions. Et ces  
printemps sans bottes sur le sable qui rit, les premières  
tulipes. Et ces automnes de feuilles rouges, et d'ors,  
qui fleurent les livres neufs.

Tous ces rêves qui furent.

La famille qui pèse, famille désunie — jamais unie —.  
Suite des hivers blancs et gris, des étés des ennuis.

Enfin ce bachelier fier, timide, qui reçoit ses prix et  
qui regarde aux filles — des bas et des gants blancs, une  
poitrine se devine — et qui s'ennuie, s'ennuie,  
puis il est parti . . .

Où s'en furent mes maisons,  
Tous ces rêves qui furent ?

## LITANIES À LA CHALANDE

Pour ces mortes qui dorment au versant  
Enluminé d'argent, de ma mémoire,  
Je vous salue, chalande.

Pour ce pays perdu où le soleil se noie  
Envers et contre tous mes rêves,

Pour ces vertus antiques aux blés verts,  
Où s'enferme le cœur — l'orgueil s'enclôt,

Pour ma vue dérobée  
Au livre qui s'effrite,  
Je vous salue, chalande.

Pour ce corps, votre corps, toi — que j'achète,  
Et perdre ma carcasse, jeune ou vieille,  
Je vous salue, chalande.



Et le mauve du ciel, qui brûle vers la mer,  
Qui flamboie et s'éteint, en frasques de nuages.

Et le jour qui s'en va, sur le pas des enfants  
Sages, en la cité mouillée.

Et le soir frisquet qui s'éprend  
Des écoliers partis dans l'écho de ces rires.

Et le ciel renversé dort au creux des ornières,  
Étranger somptueux chassé par les lumières.

J'étais là, j'ai tout vu, mais je ne sais le dire,  
En la cité mouillée  
Qui brûle vers la mer.

L'Ennui, le fort, le pur, et l'insipide Ennui,  
Ennemi comme opaque, opale des nuits blanches,  
Qui m'accable et se moque.

Celui qui s'insinue au creux du cœur, et puis  
Joue, seul à seul,  
Et vous tue lentement,  
Presque sans le faire.

Alors que vous tentez,  
Vainement,  
Mais d'atteindre à la gorge  
Le vide de ces jours,  
Qu'il faut assassiner.

J'ai fermé les yeux sur des oliviers  
Que je n'avais jamais vus,  
Et sur un été qui n'est pas venu,  
Quand l'automne est là  
Au creux de mes jours.

« Je suis marqué du signe de l'automne »,  
Oui.  
Mais ce lourd et pénétrant cafard,  
Ce n'est pas, non pas, l'automne des fruits,  
Mais celui des brouillards.

L'hiver serait de compagnie  
Au lit gris bouleversé  
Sans, derrière les paupières,  
Cette tension extrême  
De la courbe d'une anse.

Pour, dans l'encens qui joue,  
Perdre, ce néant  
Où — l'amer — se dissolvent les jours.

Dans l'Atlantique usé,  
Je — saoul — divague au mal de la mer  
Pour cet étrange  
Et mirifique obsédant  
Calme naufrage.

Et l'huile lentement  
Solidifie la page  
Puis disparaît — pervenche —  
En un parfait volume  
De glace  
Pur et neigeux comme la mort  
Qui m'y attend.

Tout se métamorphose maintenant  
Pour moi, dans cet encens  
Pour qui par qui vers qui

Les demi-teintes feintes  
Se parent  
Des frasques de mes yeux  
Désintégrés.

Mais ce serait si simple,  
Évanescence,  
Si les insectes de mon âme  
Ne cherchaient pas  
À patauger dans l'encre, vers  
Les cathédrales du rêve.

Au nord, à la croisée  
Des néants, des onyx,  
Était assis tremblant  
L'homme au regard si pur,  
Barbiche, ef-féminé.  
Il taillait les miroirs  
Aux alouettes.

Absolus

Chantant aux savantes fumées  
De ses doigts embagués d'espoir  
Fou.

## SOUVENIRS HAUTS D'ARTIFICES

Il était une fois.

Si vous êtes bien sage, bien sage,  
Je vous raconterai de mes plus mauvais rêves,  
Et mes pires cauchemars des nuits de solitude.

Je vous raconterai — la descente  
Aux couloirs des lézards mauves et verts,

Je vous raconterai — la descente  
Dans les cavernes des Amazones  
Borgnes,

Je vous dirai — ce précipice  
Au cœur du feu d'une étrange  
Inquisition par fer et sang.

Si vous êtes bien sage,  
Vous saurez le dragon qui jouait de la flûte  
Au sein d'un soleil d'ocre.

Si vous êtes bien sage,  
Vous saurez mes élans, et vous saurez mes peines,  
Et le bord de la mer  
Et l'amour toujours recommencé.

Pour cette reine d'Atlantis  
En ses mines d'anthracite,  
Plate-forme vers le centre de la terre,  
Et multitudes de couches  
Et de panthères  
Noires, et de corps endormis  
Nus, en ma mémoire.

Puis ces filles frémissant aux margelles  
Du désir au blanc de l'amour.  
Tant de chevelures  
Démêlées.

Toi au creux des fourrures  
De marsouins, parmi les glaces  
Qui brûlent goutte à goutte.

Nuits des pôles,  
Des latitudes  
Démentes.

Murmures de la mémoire  
Multicolore et chère,  
Mais vous ne saurez pas  
Les blancs de mes histoires.